



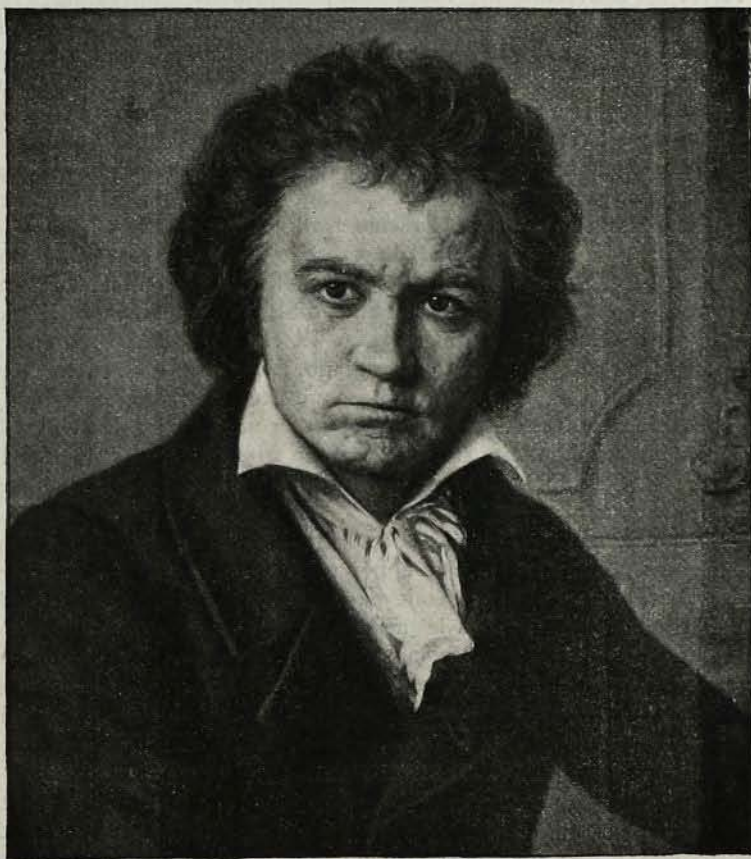
LA FIANCÉE DE BEETHOVEN

SUITE

CE fut alors (en 1800) qu'arriva à Vienne Giulietta Guicciardi.

Son père, un Italien, avait épousé Suzanne de Brunswick, la sœur du comte. Jusque-là conseiller impérial à Trieste, il venait d'obtenir un poste dans la capitale. A dix-sept ans, Giulietta avait une taille superbe, une beauté éblouissante, grâce à la rare perfection de ses traits et au contraste piquant de ses yeux bleus d'Allemande et de ses cheveux noirs d'Italienne. Une éducation soignée dissimulait son insignifiance réelle; de plus, elle était coquette, et ses succès dans le grand monde où elle débutait, au sortir de sa résidence provinciale, lui donnaient une haute opinion de son pouvoir. Elle s'amusa à entreprendre la conquête de ce musicien terrible, tant admiré de ses cousines, ce professeur, devenu le sien, qui déchirait la musique à la moindre faute, et partait furibond, si on disait un mot à voix basse, pendant qu'il jouait. Cette conquête ne lui coûta pas grand peine; le naïf Beethoven fut vite ensorcelé par cette enchantresse, très fière des hommages du jeune artiste déjà célèbre et que la famille de Brunswick portait aux nues. Cependant, elle était à demi fiancée à un comte Gallenberg, qui s'occupait de théâtre et composait de médiocres ballets. Ce fiancé se trouvait dans une situation embarrassée, si embarrassée que la belle Giulietta s'adressa à Beethoven lui-même, abusant de la générosité de celui-ci, et jouant un double jeu assez peu honorable entre ses prétendants, pour faire obtenir à Gallenberg une avance assez forte, de quelque grand seigneur. — « Il était mon ennemi, disait ensuite le pauvre grand homme; c'était une raison pour que je lui fisse tout le bien possible. » Mais

alors, Beethoven, complètement fasciné, écrivait à un ami : — « Je vis maintenant plus agréablement et je me mêle davantage au monde. Ce changement est l'œuvre d'une chère et charmante fille que j'aime et dont je suis aimé... Ma jeunesse commence à présent... Chaque jour, ma force physique s'accroît et ma force intellectuelle se développe. Chaque jour, j'approche du but que je sens



BEETHOVEN.

et ne puis définir. Je veux triompher du destin, il ne parviendra pas à m'abattre. C'est si beau de vivre mille fois sa vie. »

Beethoven est un de ces célibataires qui, toute leur existence, ont songé au mariage, à la douceur d'un foyer. Sa sauvagerie autant que son désir

d'affection lui en créait le besoin. Ce grand solitaire a constamment et péniblement souffert de n'avoir pas auprès de lui une tendresse de toutes les heures. Son imagination s'enflammait aisément pour les jeunes filles qu'il rencontrait, feux de paille qui ne duraient, il en convenait lui-même, jamais au delà de quelques mois. Cette fois, il s'agissait d'un sentiment sérieux; pendant plus de deux ans, il subit les caprices de Giulietta, se plaignant à le tenir dans l'incertitude. Un obstacle l'arrêtait lui-même, qu'il n'osait ni franchir, ni révéler. Beethoven devenait sourd...!

— « Un démon jaloux, écrit-il (1801) s'est logé dans mon oreille. Si je n'étais pas musicien, je pourrais avouer mon infirmité, mais que diraient mes ennemis ? »

Déjà il entendait difficilement les voix et les instruments; ses distractions légendaires servaient de paravent à la cause réelle qui l'empêchait de suivre les conversations. Vainement il consultait des médecins, des charlatans même; il redoutait de voir son avenir s'effondrer. Son amour pour Giulietta lui donna la force de lutter; pendant ces années d'angoisse morale, il composa, entr'autres, la Sonate à Kreutzer, d'un si magnifique élan, la Seconde Symphonie, vaillant mensonge de joie, confiante et calme « comme un dialogue de voix pures. » Enfin il dédia : *Alla contessa Giulietta Guicciardi*, la Sonate en ut dièse, celle qu'on nomme *Le Clair de Lune*, œuvre unique entre ses œuvres, où « la mélodie extrahumaine, dit Berlioz, nage dans l'éther comme les aigles. » Et celui-ci ajoute qu'un soir où Litz était au piano, la lampe s'éteignit. Litz fit faire l'obscurité complète « et au sein de ces ténèbres, s'éleva soudain la noble élégie, dans sa simplicité sublime. Chacun frissonnait en silence; après le dernier accord, on se tut encore... nous pleurions. »

L'histoire ne dit pas que Giulietta ait pleuré, ni même ait compris cette prière poignante. Peut-être Thérèse, à qui elle n'était pas adressée, la comprit-elle ? C'était vers le même temps, que Beethoven, s'enfuyant de Vienne, se réfugiait dans un logis de paysans, au village d'Heiligenstadt, où il revint à maintes reprises, aimant cette gracieuse vallée dont la charme d'idylle a passé dans la Symphonie Pastorale. Alors, découragé, s'imaginant être près de la mort, poursuivi par l'idée, qui le hanta toujours, d'ennemis acharnés à sa perte, il écrit une sorte de testament douloureux et éloquent, adressé à ses amis, à ses frères aussi, qui, l'ayant rejoint à Vienne, exploitaient sa facile bonté et son ignorance des questions pratiques. Il y dénonce cette infirmité sous l'humiliation de laquelle il succombait, comme la cause secrète son humeur morose et des bizarreries dont on l'accusait injustement.

Ces mois de solitude et de silence améliorèrent son état, qu'il croyait désespéré. La nature lui fut toujours bienfaisante. — « Dieu ! — écrira-t-il

plus tard, dans ces sortes de méditations où s'épanchera son âme religieuse — quelle majesté dans les bois ! J'y suis heureux, chaque arbre me parle de Toi ! Ici, ma malheureuse surdité ne me tourmente plus. C'est comme si chaque arbre me disait : Saint ! saint ! saint ! » Il se reprit à espérer la guérison : « L'espoir me nourrit ; je l'ai eu toute ma vie pour voisin ; sans cela, que serais-je devenu ? » Et revenant aux pensées qui lui avaient fait sentir « que le mariage pouvait le rendre heureux ; » sûr de nouveau de son avenir et de sa gloire, il demanda à Giulietta de les partager.

Celle-ci fut un instant tentée : le grand amour de Beethoven dominait sa petite âme légère, mais il ne lui offrait ni fortune, ni situation dans le présent, et peut-être, au fond, se sentait-elle effrayée d'avoir à réaliser l'idéal d'un homme de génie. Son penchant pour lui était plus romanesque que véritable, et le comte Gallenberg venait d'obtenir un emploi avantageux à Naples. Les Guicciardi ne pouvaient doter leurs filles; son père, comme tant d'autres pères fort sages, lui parlait raison, lui représentant le caractère bizarre de Beethoven, sa surdité menaçante, et ce qu'avaient de précaire les gains irréguliers du musicien. Encore s'il eût été maître de chapelle ou directeur de théâtre, chaînes qui révoltaient son indépendance ! Dans la famille, quelques-uns encourageaient, le plus grand nombre critiquait fort cette mésalliance. La jeune fille consulta Thérèse qui s'enveloppa du silence coutumier dont se voilaient, sous une apparente froideur, ses souffrances cachées, mais pria Dieu de préserver Beethoven d'une femme si peu faite pour le comprendre. Et à la fin de 1803, Giulietta devint comtesse Gallenberg et partit pour l'Italie.

On a prétendu que Beethoven songea au suicide ; il aurait été cacher son chagrin à Jedlersee, près de son amie, la comtesse Erdödy, et il disparut trois jours dans la forêt, où on le retrouva, presque mort de faim. L'anecdote est fort contestée. Ce qu'il y a de positif, c'est que peu de mois après, il achevait la Symphonie Héroïque, façon assez grandiose de se consoler d'un amour malheureux. D'ailleurs, il avait jugé Giulietta. Lorsque, plusieurs années après, revenue à Vienne et médiocrement heureuse, elle voulut le revoir, il dit à un ami que, s'il avait fait ce mariage, rien ne serait resté de sa vie pour « ce qu'il y a de plus noble et de meilleur. » Son cœur, qui s'était trompé une première fois, évoquait désormais la femme digne de lui, très loyale et très généreuse ; il porta cette image en sa pensée, rêvant un chef-d'œuvre dont cette inconnue serait l'héroïne, et, avant de l'écrire, ses yeux s'ouvrirent enfin : il la vit, vivante, auprès de lui.

V

« Peignez des tableaux, moi, j'écris de la mu-

sique, et cela, — peut-être? — nous mènera tous deux à l'immortalité. »

La veille du mariage de Giulietta, Beethoven adresse à un ami ces lignes vibrantes de revanche orgueilleuse. Quand on porte en soi de si grandes choses, on ne saurait les oublier longtemps, parce qu'une jeune fille a refusé de vous épouser. Cette « musique », qui absorbait Beethoven et devait vérifier sa prédiction, était la célèbre *Symphonie Héroïque* dont le titre fut d'abord ce seul mot : *Bonaparte*, et au-dessous, par un rapprochement fier, le nom du musicien dont le génie savait célébrer ainsi les grands hommes.

Nature de lutte et de volonté, « âme de héros ayant pris forme de musicien » (1), il s'était passionné pour la victorieuse figure du jeune général républicain, destiné à accomplir, croyait-il, ses rêves de liberté et de justice universelle. Bernadotte, qui le reçut dans son intimité, avec le violoniste Kreutzer, pendant son ambassade à Vienne (1798), lui conseilla de dédier une œuvre au Premier Consul. Beethoven la médita laborieusement plusieurs années, mais, au commencement de 1804, la symphonie était écrite, prête à être offerte, lorsque le bruit se répandit soudain que Bonaparte venait de se faire proclamer empereur.

L'indignation de Beethoven se manifesta par une de ces colères qui faisaient trembler. « Alors, ce n'est qu'un ambitieux vulgaire ! Il va fouler tous les droits aux pieds, devenir un tyran ! » Et cet irréconciliable adversaire de la tyrannie, qui plaçait un buste de Brutus sur sa table à écrire, arracha le titre de son manuscrit, et écrivit : « *Symphonie héroïque pour célébrer la mémoire d'un grand homme.* » Dès lors, Beethoven voua à Napoléon une haine que la double invasion de l'Autriche devait encore accroître, mais qui pardonna devant Sainte-Hélène et la longue agonie du conquérant vaincu. « Voyez, disait-il, si j'ai été prophète, en écrivant ma *Marche funèbre.* »

Beethoven est le créateur et le maître de la grande forme symphonique. Il l'a transformée en y introduisant toujours une idée hautement dramatique qu'il développe avec une inconcevable puissance. En l'écoutant, on suit l'enchaînement d'un poème grandiose où il se raconte lui-même, mais aussi toute la vie humaine.

La *Symphonie Héroïque*, c'est le héros, l'être supérieur, aux prises avec l'existence, et y apportant toutes les grandeurs, tous les courages ; c'est la glorification de l'énergie, qu'elle s'exerce sur les événements ou sur nous-mêmes, car la *Marche funèbre* dit la noblesse de la souffrance, la beauté de la mort pour toutes les justes causes, que la finale couronne de sa lente et triomphale apo théose. Poème d'orgueil aussi ! il y en a toujours dans la forte personnalité de Beethoven : orgueil de la joie ou de la douleur, même quand la pensée divine finit par le dominer et le purifier.

(1) Carlyle.

La *Symphonie héroïque* avait été écrite, en grande partie, à Martonvasar, le château hongrois des Brunswick, dont Beethoven fut l'hôte pendant plusieurs étés. Il y était en 1803, sans que ses relations avec ses amis semblent avoir été troublées par l'échec du mariage qui eût fait de lui leur proche allié. Il y revint en 1804. Cette année devait marquer dans sa vie une date inoubliable.

D'un caractère affectueux, expansif, le comte Franz ne voyait au monde que deux êtres parfaits : sa sœur et son ami. A travers son frère, Thérèse agissait donc sur l'artiste, résignée à ce rôle dans l'ombre. Sa mère et elle ne quittaient plus guère la Hongrie ; c'était de loin qu'elle suivait la destinée de Beethoven, qu'elle l'encourageait par la voix de Franz, lui qui n'avait encore composé ni messe, ni opéra, à tenter cette double entreprise. Ses amis s'associèrent pour lui en faciliter les moyens. Un prince Esterhazy commanda la messe ; le baron Braun, directeur du théâtre de Vienne, s'engagea à monter l'opéra.

Ce sujet de *Fidelio*, qui semble aujourd'hui si ridicule à quelques-uns, conquit Beethoven au point de lui faire dire à Paer, après que cet artiste se fut servi du livret français de Bouilly, « *Léonore ou l'Amour conjugal* », pour un opéra-comique représenté à Vienne. « Cher ami, il faut absolument que je mette votre opéra en musique. »

Ce mot, d'une malencontreuse franchise, Beethoven devait le justifier. Dans son *Fidelio*, la niaiserie sentimentale du dialogue disparaît ; il ne reste que la musique. Les personnages vivent en elle, aiment, souffrent, pleurent, et, par sa souveraine puissance, ce conte vieilli arrive à s'emparer de nous. Quand Léonore se jette entre son mari enchaîné et le meurtrier, avec le cri fameux : « Tue aussi sa femme ! », c'est une angoisse véritable qui nous étreint et ne cesse que lorsque éclate la sonnerie de trompettes libératrice, annonçant le salut.

La pièce peut se résumer en quelques lignes : Sous un habit d'homme, et le nom de *Fidelio*, l'héroïque Léonore a su pénétrer dans la prison d'État, où son mari, Florestan, « citoyen vertueux », est enfermé, par un abus de pouvoir du criminel gouverneur, qui le hait. Avec le geôlier, Léonore doit creuser la tombe où, dans le cachot même, le malheureux va être enseveli. Mais, quand l'assassin paraît, elle surgit, un pistolet à la main, devant le prisonnier sans défense. En cette minute terrible, arrive le « ministre juste », chargé, par un vague roi d'Espagne, de faire rendre des comptes au gouverneur, dont les crimes ont été dénoncés. Et, dans un finale splendide où Beethoven, selon le mot d'un critique allemand, a mis « tout le ciel et la terre », la joie, la miséricorde et l'espoir infinis, la foule chante la gloire de Léonore, « la femme qui a sauvé son époux ! » Chef-d'œuvre d'une sévère et tragique beauté que

traversent des rayons d'exquise douceur, où, par les voix de l'orchestre, Beethoven, sans cesse, intervient, élargissant l'action, en interprétant le sens symbolique qui en fait le poème du plus noble amour, et aussi, comme on l'a surnommé, « l'opéra de la délivrance », délivrance suprême de toutes les misères et les douleurs d'ici-bas, qu'implore mélodieusement le beau *Chœur des Prisonniers*.

C'était la figure de Léonore, centre et vie du drame, qui avait séduit Beethoven. Ce nom lui semblait de bon augure, en lui rappelant son amie d'enfance. Il insista vainement pour le donner à son œuvre, et la plus belle des trois ouvertures qu'il écrivit successivement s'intitule, en effet : « Ouverture de *Léonore*. » Le directeur du théâtre exigea que l'opéra portât le titre de *Fidelio*.

Eléonore de Breuning avait, la première, personnifié aux yeux de Beethoven l'intelligence et la bonté féminines. Maintenant, de cette pièce médiocre, son génie faisait surgir un idéal de fidélité, de tendresse, de dévouement, venant, comme Léonore pour Florestan, briser les portes de sa prison de souffrance ou s'y enfermer avec lui.

L'affection de son entourage s'attristait de la tristesse sombre où il demeurerait plongé. Sa nature n'était que trop portée, depuis sa triste enfance, à cette mélancolie, dont la plupart des grands génies ont été dominés, dans leur impuissance à réaliser jamais pleinement leur pensée, toujours supérieure à leur œuvre. « Vous n'imaginez pas, écrivait Stéphane de Breuning venu, lui aussi, habiter Vienne, quel effrayant effet sa surdité produit sur lui. Songez à ce que doit être le sentiment du malheur sur un caractère aussi violent. Il en résulte une réserve farouche jusqu'à la méfiance, et cela envers ses meilleurs amis. » Franz de Brunswick, qui était de ceux-là, cherchait en vain à ranimer chez Beethoven la confiance dans l'avenir. Et, par une pente assez naturelle aux heureux, qui veulent consoler les autres en leur parlant de leurs propres joies, il lui peignait l'affection profonde et forte de sa sœur, soutenant sa conscience et éclairant sa volonté. « Il te faudrait une sœur comme elle, pour t'apprendre à ne plus douter du bien et de la vérité chez autrui », disait Franz. Beethoven écoutait, découvrant une Thérèse qu'il n'avait jamais devinée, dans la jeune fille qu'il croyait connaître. L'histoire de la pénitence, jadis encourue pour lui, le frappa. Et quand il revint l'été suivant (1804) à Martonvasar, ce fut sûrement avec l'espoir d'y obtenir sa part de cette amitié bienfaisante.

Martonvasar était à quelque distance de Pesth, perdu au milieu de l'immense steppe hongroise, la *puszta* aux mirages fantastiques comme ceux du désert. A perte de vue, on avait autour de soi la plaine, verte au printemps, poussiéreuse en été, où les champs de blé semaient des flots dorés. Un parc merveilleux, oasis de beaux arbres et de fleurs, entourait ce « château enchanté », et, au

milieu, un des grands étangs si nombreux en Hongrie étalait son miroir clair. A cet étang, que la famille de Brunswick appelait plaisamment « la Méditerranée », se rattachait un touchant souvenir. Un jour — Thérèse comptait onze ans — elle regardait du bord son frère et sa sœur se promener en barque, ayant, par timidité, refusé de les suivre. Un mouvement des enfants fit chavirer l'esquif; pendant que la gouvernante, affolée, appelait au secours, Thérèse, sans savoir nager, se jetait à l'eau. Tous en furent quittes pour la peur, et le père voulut qu'un tableau commémorât cet acte de courage précoce.

Comme toutes les résidences des seigneurs hongrois, à cette époque, Martonvasar était rempli de nombreux serviteurs, aux vêtements couverts d'or et d'argent, les hommes armés en soldats. Les membres de cette noblesse, encore féodale, se plaisaient eux-mêmes à porter les riches costumes nationaux, velours et drap brodés d'or, fourrures et panaches. Autour d'eux se groupaient les familles de leurs tenanciers, et ils vivaient, chéris et respectés, petits souverains dans leurs terres. Thérèse s'était créé là une tâche charitable qui remplissait sa vie assez isolée depuis le mariage de ses sœurs. Les paysans l'aimaient; elle soignait leurs malades, ayant, dans ce but, appris un peu de médecine; elle rassemblait autour d'elle leurs enfants pour les instruire. Tout cela, ils le racontaient volontiers à Beethoven, quand celui-ci, au lieu de s'enfoncer, selon son habitude, dans les allées les plus solitaires, pour composer, se mêlait à eux, voulant les faire causer de leur chère comtesse Rési.

Ce fut ainsi qu'il se prit à l'aimer. Son amour, plus sage, n'allait pas à une enfant coquette, mais à une femme capable de le comprendre, une femme dont ceux qui l'ont connue, disent qu'aucune ne lui fut jamais comparable. A ce charme d'une brillante culture d'esprit qui, plus que tout le reste, attirait Beethoven, elle joignait la droiture, la vaillance, la grâce tendre, et, enfin, depuis des années, elle lui gardait le meilleur d'elle-même.

Un soir, ils étaient dans le vaste salon, seuls avec le curé du village, invité de chaque dimanche. La comtesse somnolait dans son fauteuil. Franz et Thérèse écoutaient Beethoven, assis au piano. Par les larges fenêtres, la lune d'été versait sa lumière blanche. Du plat de sa main, le musicien frappa les touches, prélude discordant de ses grandes improvisations. Puis, lent, solennel, monta un chant de Bach, le seul chant d'amour qu'ait écrit le vieux maître austère : — *Si tu veux me donner ton cœur, que ce soit dans le mystère; que nul ne puisse deviner notre commune pensée. L'amour doit rester toujours entre les deux êtres qui s'aiment; c'est pourquoi, cette joie suprême, enferme-la dans ton cœur.* — Et Thérèse, sous le regard de l'artiste, se sentait tressaillir de joie et de vie nouvelle, à cet harmonieux aveu

qu'elle avait compris, que Franz aussi comprenait, car son visage devenait très grave. Le lendemain, dans le parc, Beethoven se trouva sur le chemin de Thérèse ; ils se promenèrent ensemble, et il lui dit : « J'écris maintenant un opéra. La figure principale est sans cesse devant ma pensée. Jamais je ne me suis élevé à une telle hauteur. Tout est lumineux, tout est pur et clair. Jusqu'ici, je ressemblais à cet enfant des contes bleus qui, follement, ramasse les cailloux, sans voir la fleur splendide au bord de son chemin. »

« Enfin, nous nous étions trouvés, » — dit simplement la comtesse Thérèse, lorsqu'une seule fois, dans sa vieillesse, elle raconta quelque chose de son beau roman à une amie, presque une fille adoptive. Beethoven l'a racontée, lui aussi, cette rencontre avec la première, la seule femme qui l'ait aimé, venant à lui les mains pleines d'apaisement et de consolation. Ecoutez, dans *Fidelio*, le duo : « *O joie, joie inexprimable* » des époux sauvés et réunis, où triomphe un amour si élevé et si fort, confondant deux êtres qui « se sont enfin trouvés. »

Par le plus magnifique des hommages, il donna donc, à son admirable héroïne, l'âme même de Thérèse. La jeune fille, fière de se reconnaître dans cette glorieuse vision, où nous la sentons vivre encore, n'eût pas la joie de lui porter bonheur. Car, lorsque *Fidelio* fut représenté, le 20 novembre 1805, tout sembla conjuré contre lui : Vienne désertée, capitale prise huit jours avant par l'ennemi, suspendue dans l'attente d'une bataille qui allait être Austerlitz. L'opéra de Beethoven, donné dans une salle presque vide, se vit froidement accueilli par un public composé surtout d'officiers français. Les critiques musicaux, qui détestaient le grand artiste, l'accablèrent sous cet insuccès. Les seules instances de la sympathique princesse Christine Lichnowska, purent obtenir, après six heures de luttes, de Beethoven, indigné, certains changements à ce chef-d'œuvre où il avait mis tout son cœur. Assez promptement, il le retira de la scène où *Fidelio*, modifié, ne reparut qu'en 1814. Un librettiste y ajouta, en remaniant alors le poème, l'air où Florestan croit voir flotter dans sa prison « *un ange tout semblable à Léonore, qui me guide vers la liberté, vers les cieux* ». Ces mauvais vers lus à Beethoven, le jetèrent dans une telle surexcitation qu'il se mit brusquement au piano et improvisa de merveilleuses mélodies. A ses yeux aussi, la vision d'autrefois reparaissait. Soudain, il cessa de jouer et s'enfuit, mais, le lendemain, le morceau était écrit.

En 1822, à cette troisième reprise où une grande artiste, Wilhelmine Schröder, sacra l'œuvre immortelle par un succès qui ne cessa plus, Beethoven, muré dans le lugubre cachot de silence où sa musique même ne pénétrait pas, eût l'amertume d'échouer en voulant diriger l'orchestre. A la représentation, caché parmi les musiciens, il n'en-

tendait rien, pas même les applaudissements quand enfin Léonore poussa son sublime cri d'angoisse et de délivrance. Ce cri brisa l'obstacle. Beethoven l'entendit et avec un geste fier, se tourna vers le public qui l'acclamait. Ce *Fidelio*, la plus aimée de ses créations, venait de lui donner une de ses dernières joies.

VI

En ce printemps de 1806, souffrant, découragé par la chute de son opéra qui lui causait de cruels embarras d'argent, ayant perdu jusqu'au goût du travail, Beethoven revint à Martonvasar demander à des affections chères, de lui rendre la force et l'inspiration. La présence de Thérèse exerça sur lui son influence toute puissante. En quelques mois, il compose les trois quatuors (op. 59) dont le second lui fut suggéré, dit-il, « par la contemplation du ciel étoilé et la pensée de l'harmonie des sphères » ; il écrit d'un trait, sous les grands arbres qu'il aime, la douloureuse et vibrante Sonate *Appassionata*, qu'il dédie à Franz de Brunswick. Enfin cette âme tourmentée s'apaise dans un bonheur immense et inespéré ; c'est la Quatrième Symphonie, avec sa sérénité profonde et joyeuse, coupée par son idéal adagio « si pur de forme, d'une si angélique et irrésistible tendresse, que l'émotion en devient accablante à force d'intensité », a dit Berlioz : la symphonie des fiançailles !

Fiançailles secrètes, ainsi l'exigea Franz en y donnant son consentement de chef de famille. Il voulait ménager sa mère malade, le mariage ne pouvant se faire tant que Beethoven n'aurait pas un revenu assuré. Thérèse et son frère savaient quelle résistance soulèverait, chez la hautaine comtesse, l'idée de voir sa fille épouser l'artiste plébéien, malgré son génie et ses succès. Autrement, la jeune fille n'eût pas hésité à partager sa vie difficile, car, au début, elle souffrit plus que lui de leur séparation. La célèbre lettre retrouvée après la mort de Beethoven, lettre qu'il lui écrivit de Fured, la jolie ville d'eaux hongroise, en quittant Martonvasar, le dit assez au travers de ses paroles passionnées. Il lui prêche le courage et l'acceptation de l'inévitable.

« Pourquoi cette profonde désespérance ? Notre amour peut-il exister autrement que dans le sacrifice, en n'exigeant pas tout de la vie ?... A mon âge, j'ai besoin de tranquillité, d'une existence sans secousses... Ce n'est qu'en regardant avec calme notre situation, que nous atteindrons le but, qui est de vivre ensemble. »

A. CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)





CONSEIL

Les Engouements.



LES engouements ont très souvent pour point de départ quelque chose de louable, et notre manière d'être nationale, faite de spontanéité et de générosité, contribue à nous y porter. Mais qui dit engouement dit irréflexion, défaut de mesure, et aussi défaut de constance. Je voudrais, mesdemoiselles, vous prémunir contre ce qu'ils offrent de fâcheux, parce qu'ils caractéri-

sent notre fin de siècle, et qu'ils ont une influence déplorable sur notre caractère et notre valeur personnelle, d'abord, et ensuite sur l'opinion qu'on se fait de nous, non seulement dans notre milieu, mais encore à l'étranger.

Les personnes jeunes y sont encore plus disposées que les autres, parce qu'elles manquent d'expérience, de pondération, et aussi parce qu'elles ont les défauts, les excès de leurs qualités naturelles, l'impulsion, la vivacité, la générosité, la sympathie.

Si vous regardez autour de vous, vous reconnaîtrez le règne de l'engouement. On s'engoue des personnes, — que ce soient des gens célèbres, politiques, artistes, orateurs ; — on s'engoue d'un genre, qu'il s'agisse de tableaux, de musique, de littérature, voire même de meubles ; enfin, on s'engoue même de certains plaisirs, auxquels on s'abandonne avec une sorte de fureur.

Je ne blâme ni la sympathie qu'inspirent les personnes, ni la préférence qu'on ressent pour une branche ou une face quelconque de l'art, ni même le goût plus ou moins vif qu'on prend pour une distraction. Mais ce qui est regrettable, c'est de mettre de l'enthousiasme là où il n'a que faire, de l'étroitesse de vues là où il serait si naturel de reconnaître plus d'une forme du beau, et un défaut de mesure changeant un plaisir en occupation,

alors qu'on devrait seulement se prêter à une distraction légitime.

L'engouement exagère tout, grossit tout, change, déplace, fausse le point de vue. Il aveugle sur tout le reste et rétrécit le jugement. Il s'use d'ailleurs par ses propres excès, et il est rare qu'après avoir mis de la passion là où elle était superflue, on ne voie pas de complètes réactions. Seulement, l'engouement est si bien dans nos mœurs qu'il ne fait que changer d'objet ; on critique et l'on déteste ce qu'on avait rêvé ou admiré avec excès, et l'on se jette dans l'exagération opposée, jusqu'à ce que la lassitude survienne de nouveau.

Est-il besoin de développer ce que je disais, d'abord que cette fâcheuse habitude d'esprit diminue notre valeur et fausse notre jugement ? Une femme qui se laisse gouverner seulement par ses impressions devient promptement incapable, en effet, d'avoir des opinions sérieuses, raisonnées et raisonnables. Sa conduite se ressent bientôt de cette manière d'être ; elle ignore la prudence, la mesure, la pondération. La vérité se voile en elle, elle n'aperçoit plus les gens et les choses qu'à travers la teinte changeante de ses caprices. Quel fond faire sur elle ? Quelle confiance lui accorder ?

Et ce défaut, qui la domine dans sa famille et dans la société qu'elle fréquente, a encore, je le répète, une répercussion plus lointaine : il tend à faire à notre race une réputation de légèreté que l'envie exagère, naturellement, et qui deviendra difficile à détruire. Je ne puis ni ne veux me lancer dans des considérations d'ordre général, encore moins politiques. Mais ne vous êtes-vous jamais avisées, mesdemoiselles, que chacune de vous a sa part de responsabilité dans un ensemble ? Vous êtes, je le veux, d'infimes gouttes d'eau dans un océan ; l'océan n'en est pas moins composé de ces multitudes de gouttes d'eau. Vous exercez votre part d'influence dans votre cercle ; vous êtes pour la plupart destinées à former des âmes et des caractères, et dès maintenant vous devez commencer à vous former vous-mêmes, et à éviter les travers vers lesquels vous entraînent mille courants.

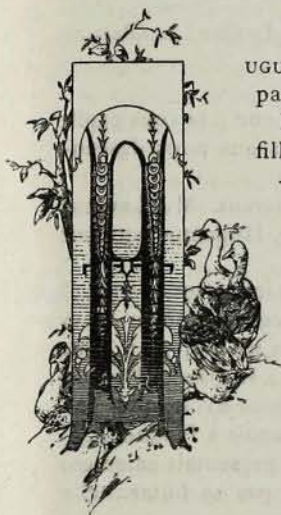
Je vous livre ces réflexions, sûre que votre bon sens saura les compléter.

M. MARYAN.



LA PART DU RÊVE

SUITE



HUGUETTE l'écoutait et les minutes passaient.

Pierre se tourna vers la jeune fille :

— On doit être inquiet de vous à Val-Fleuri ?

— Qu'y puis-je ? Il faisait vraiment trop mauvais pour rentrer tout de suite.

— La pluie se calme un peu... l'orage s'éloigne. Quelques instants encore et nous pourrons tenter la descente du coteau... Je vous accompagnerai, si vous voulez bien le permettre.

Elle inclina la tête sans répondre. Oui, elle le voulait bien. Elle se disait que, Pierre auprès d'elle, le chemin lui paraîtrait plus facile.

Brusquement, la pluie cessa, les nuages s'écartèrent, des lambeaux de ciel d'un azur lavé apparurent.

— Quand vous voudrez, mademoiselle ?

— Allons ! fit-elle gaiement.

Une forte odeur montait du sol, l'odeur de terre mouillée qu'aimait Huguette.

Ils descendaient lentement un chemin en lacets bordé de tuyas et de fougères. Pierre marchait le premier. De sa canne, il fouettait les herbes du bord, et l'eau en retombait en pluie lourde.

— Vous vous mouillez, cria Huguette.

— Vous aussi, j'en ai peur, et je voudrais l'éviter.

— Bah ! si tante Adèle me voit revenir un peu grelottante, et si elle peut craindre que j'aie pris mal, ce sera très heureux.

— Très heureux ! pourquoi ?

— Parce que ça l'attendrira peut-être, et elle cessera de me...

— De vous ?

— J'allais dire : de me boudier. Mais il paraît que c'est une expression déplacée en parlant de ma tante.

Sa voix devenait agressive ; Pierre Laurent se retourna et la regarda avec surprise :

— Vous êtes brouillée avec M^{me} Gênevion ?

— Pas moi, c'est elle...

— Elle paraît si bonne, et l'on voit qu'elle vous aime si profondément !

— Naturellement : elle m'a élevée.

De nouveau, il se retourna, et s'arrêta pour répondre :

— Naturellement ! Alors, vous trouvez « naturel » que l'on aime ceux pour qui l'on se dévoue, parce qu'on se dévoue. Vous avez raison, mais je ne crois pas que cela dispense d'être reconnaissant de cette affection.

— Voilà qui ressemble à de la morale.

— Je n'ai aucun titre pour vous en faire.

— Sans quoi, vous m'en feriez ?

— Peut-être.

— Ah ? fit-elle sèchement. Je vous avertis que je ne l'aime guère.

Il la regarda longuement et ses yeux s'attristèrent :

— Je m'en souviendrai, dit-il.

Et il reprit sa marche.

Maintenant, ils se taisaient. Huguette se sentit tout à coup mécontente d'elle-même, avec le cœur gros, comme un enfant qu'on a réprimandé et qui, jugeant le reproche mérité, en souffre doublement et voudrait rentrer en grâce.

Ils passèrent devant un banc de bois, une planche étroite et brute posée sur deux gros piquets que des paysans avaient accoté contre la pente, près d'une source ferrugineuse dont on venait de très loin puiser l'eau, toujours glacée.

Elle proposa :

— Asseyons-nous un instant.

— Comme il vous plaira.

Devant eux, c'était le déroulement de la plaine, la verdure rafraîchie par l'orage paraissait plus jeune, avec des teintes délicates de printemps. Le bleu du ciel augmentait ; des hirondelles passaient et repassaient, volant très haut.

Pierre regardait au loin. Huguette dit doucement :

— Je vous ai fâché tout à l'heure... Ne m'en veuillez pas !

Elle se sentait très humble, et une fierté nouvelle lui venait de cette humilité même.

Il se retourna vers elle, et sur son visage aussi, le soleil revint, et dans ses yeux Huguette retrouva l'expression caressante qu'elle aimait :

— Je ne pourrais pas vous en vouloir... et, d'ailleurs, pourquoi ?

Huguette reprit :

— Je vous ai dit que je n'aimais pas la morale. C'est vrai. Mais cela dépend comment on la fait. Et puis, vraiment, il ne faut pas me donner tort sans savoir... .

— Me suis-je vraiment permis de vous juger ? Dans ce cas, veuillez me pardonner, mademoiselle.

— Si vous saviez ! poursuivit-elle, c'est à cause de...

Elle fut sur le point de dire : « A cause de vous. » Elle rougit, et, se reprenant :

— A cause de Denise.

— A cause de ce modèle des perfections ?

— Oui... Ne raillez pas ! Elle est délicieuse... et a déjà vu tant de choses... décevantes !

— De ces choses, la vie est pleine.

— Elle m'a écrit l'autre jour. Ah ! fit-elle tout à coup, j'ai sa lettre ? Je l'ai prise ce matin pour la relire, et je l'ai gardée. Voulez-vous que je vous lise... la fin ? Vous verrez qu'elle doit être dépourvue d'illusions...

— En ce cas, je la plains ! C'est un bonheur dangereux que celui qui nous vient de nos illusions, mais, enfin, c'est du bonheur !

— Je voudrais vous lire une histoire qu'elle me raconte, l'histoire d'une Suédoise... Vous me direz votre avis sur l'attaché d'ambassade.

Elle avait déplié la lettre et souriait en parcourant les premières pages. Si M. Laurent les avait lues, qu'aurait-il pensé d'elle-même, qu'aurait-il dit ! Huguette regretta de ne pouvoir tout lire, et commença : « C'était au Bois, cet hiver. »

— Eh bien, demanda-t-elle, quand elle eut fini l'anecdote, qu'en pensez-vous ?

— Que votre amie écrit très joliment... d'un style vif, avec des idées profondes...

Huguette frappa du pied, impatiente :

— Je vous parle de l'histoire même, de l'attaché d'ambassade et de son flirt.

— Je pense d'abord que le flirt est la chose la plus délicieuse et la plus mauvaise ; on ne sait jamais où l'on va... Le mot *flirt*, vous le savez sans doute, vient de *fleuret*, et devrait s'écrire « fleureter ». C'est un mot français qui s'habille à Londres... Et quand des gens « fleurent », il est assez naturel, si la fantaisie prend à l'un des adversaires de « démoucher » son arme, que l'autre abandonne un jeu accepté comme tel et qui tourne au combat.

— C'est charmant ! Le monsieur est un héros !

— Non, c'est un prudent. En tout cas, je trouve la forme que prend sa prudence un peu... brusque. Cette petite phrase dont il soufflette la malheureuse le met, pour continuer le rapprochement, dans la situation d'un duelliste qui prend l'épée de son adversaire de la main gauche ; il empêche qu'on le blesse, mais il se disqualifie.

— Ah ! vous y venez ! Ce jeune homme est un lâche.

— Peut-être eût-il été très brave en face d'un autre danger... à la guerre, par exemple. Beaucoup ont le courage de braver la mort qui n'ont pas celui d'accepter une vie de gêne et de devoir.

— Quelle sorte de courage préférez-vous ?

— Le second, je trouve, est plus admirable.

— Certainement ! Et vous croyez que la Suédoise et Denise rencontreront de ces courages-là ?

— Pourquoi pas ?

— Je le voudrais tant pour Denise !... C'est ce qui fâche ma tante !

— Je ne comprends pas.

— Voilà ! fit Huguette. C'est que... je vous expliquerai plus tard. Voulez-vous que nous descendions ?

Dans la plaine, ils se quittèrent. M. Laurent prit le chemin de Castel-Rose, Huguette rejoignit la vieille avenue.

Elle se demandait, non sans inquiétude, en quel état d'esprit elle allait retrouver son oncle et sa tante. Rarement, M. Genèveon prenait parti dans les petites querelles entre tante et nièce. Il fallait vraiment qu'il fût bien fâché pour avoir eu ce ton sévère ! Les conseils qu'il donnait à Huguette, il les mêlait de taquineries, les présentait gaïement toujours, et ainsi ne la faisait pas se buter... elle si orgueilleuse !

Huguette aperçut M^{me} Genèveon sur la terrasse. Elle marchait lentement, allait et venait, distraite, la tête basse, sans un regard pour ses fleurs brillantes encore de l'averse.

Absorbée en ses pensées, elle n'entendit pas approcher sa nièce. Huguette s'arrêta interdite devant le visage marbré de M^{me} Genèveon, ses yeux rouges, ses lèvres tremblantes. Sa tante avait pleuré... à cause d'elle, sans doute. Huguette en eut le cœur serré de remords, et elle crut entendre Pierre Laurent : « Elle paraît vous aimer profondément. » Elle s'entendit aussi répondre : « Naturellement, » et, pour la première fois, elle eut conscience d'avoir trouvé trop naturel tout ce qu'on faisait pour l'amour d'elle. L'émotion qui l'étreignit lui fit comprendre combien elle aimait sa trop faible tante. D'un grand élan, elle franchit le perron et, entourant de ses bras M^{me} Genèveon, elle l'embrassa dix fois, vingt fois. Elle ne s'excusait pas, ne parlait pas, mais c'était déjà beaucoup pour elle que cet élan spontané, et la bonne M^{me} Genèveon n'en demandait pas davantage.

— Ma chère petite enfant, mon Huguette..., tu es une bonne fille quand tu veux... une bonne fille ! Seulement, tu me fais tant de peine en ne voulant pas... en voulant...

— Tante Adèle, n'en parlons plus... puisque cela vous contrarie.

— Si, parlons-en, au contraire... Écoute. Ton oncle et moi, nous avons causé longtemps au-

jourd'hui et nous avons convenu... Mais comme ta robe est mouillée! Tu n'étais pas à l'abri? Mon Dieu, quelle enfant! Elle va s'enrhumer... où étais-tu?

— Je vous raconterai ça. Mais d'abord, dites-moi, ma tante, ce que vous avez décidé.

Tante Adèle regarda longtemps sa nièce, poussa un soupir et dit, la voix résignée :

— Nous avons décidé d'inviter Denise.

— Oh! tante Adèle!

L'exclamation de Huguette ne trahissait ni joie, ni triomphe; c'était plutôt une protestation. M^{me} Genèveon le remarqua :

— Cela ne te fait plus plaisir?

— Si, mais...

— Mais?

Huguette baissa la tête. Quelle objection pouvait-elle faire maintenant? Comment expliquer à sa tante que ce projet, qui lui tenait tant au cœur ce matin encore, lui paraissait tout à coup déraisonnable? Et pourquoi déraisonnable?... Parce qu'elle avait découvert en Pierre Laurent autre chose et mieux que l'homme du monde élégant et séduisant qu'elle connaissait jusqu'ici? N'était-ce pas, au contraire, une raison de plus pour chercher à lui faire aimer Denise? Pauvre Denise dont elle souhaitait tant le bonheur!

— Si tu veux écrire tout de suite à ton amie, reprit M^{me} Genèveon, et lui demander de venir passer avec nous quinze jours, dès qu'elle le voudra...

— Merci, tante Adèle, vous êtes très bonne... je vais écrire... merci.

— C'est curieux, songeait M^{me} Genèveon, en regardant s'éloigner sa nièce, on dirait que ça l'ennuie maintenant... Que les petites filles sont donc capricieuses!

X

Sur un paillason bariolé de teintes éclatantes, et suspendu au tronc d'un arbre, M. Gérard, son veston rejeté en arrière, les reins cambrés, la jambe tendue, lançait — tel Eros — des flèches rouges et blanches. M. Genèveon le conseillait :

— Développez l'avant-bras... sans raideur... bravo! c'est déjà mieux.

M^{me} Genèveon et Arthémise, assises à quelques pas, discouraient sur les sujets préférés.

Debout près des joueurs, Huguette et Denise Lordont, arrivée la veille à Val-Fleuri, regardaient, très amusées.

Un peu plus loin, Pierre Laurent préparait son appareil. Castel-Rose avait déjeuné à Val-Fleuri. et M. Laurent, sur la prière de Huguette, avait fait de nombreuses photographies. Il appela :

— Mademoiselle Huguette! Voulez-vous voir?

— Volontiers.

Elle accourut et glissa sa tête sous le voile noir.

— Oh! que c'est joli, s'écria-t-elle.

Sur le verre dépoli, se reflétait en teintes délicates Val-Fleuri et son cadre de verdure.

— Cela vous plaît ainsi?

— Tout à fait

Elle se dégagea du voile et regarda la maison.

— Comme c'est moins joli en réalité! fit-elle.

Sur le verre, les couleurs sont adoucies.

— Voilà! dit M. Laurent en glissant le châssis; l'objectif est semblable au rêve... il embellit les choses et les montre à l'envers.

— Vous êtes très fort sur les symboles?

— Très! Vous savez, dans le groupe que j'ai pris tout à l'heure, M^{me} Genèveon aura deux têtes; elle a remué juste au moment où je déclanchais l'obturateur.

— Tant pis! Voulez-vous être bien aimable? Venez photographier la vieille avenue... je l'adore, ma vieille avenue!

— Moi aussi.

— Vous aussi! Pourquoi?

— Parce qu'elle est ravissante; et, continua-t-il, souriant, tout à fait le cadre qu'il faut pour lire *Amiel* sur un banc de pierre.

— Ah! fit-elle, un peu troublée, vous vous souvenez?

Elle se retourna, et appela :

— Denise! viens-tu photographier la vieille avenue?

— Tout à l'heure. J'admire M. Gérard..., un pouce de plus et il était dans le *cent*... Allez tous-jours, je vous rejoins.

Pierre Laurent s'éloignait déjà, Huguette le suivit.

Depuis le matin, celle-ci cherchait l'occasion de demander à M. Laurent son opinion sur Denise. A table, elle les avait placés l'un près de l'autre, et elle avait bien vu que Pierre « étudiait » la jeune fille.

Elle s'assit sur un banc de pierre, tandis que M. Laurent réglait sa « mise au point ».

Elle attendit un peu, et demanda :

— Comment trouvez-vous mon amie?

Il répondit sans hésiter :

— Tout à fait séduisante!

— Vous voyez que je n'ai rien exagéré.

— Au physique, non. Au moral, je ne la connais pas.

— Au moral non plus.

Elle hésita un peu, puis continua bravement :

— Je voudrais tant la marier!

Il la regarda anxieusement.

— Vous êtes bien jeune, mademoiselle Huguette, pour prendre rang parmi les marieuses.

— Mon rôle n'est pas difficile : je vais tâcher de lui faire rencontrer souvent un jeune homme... que je connais et qui, je crois... j'espère, n'est pas aussi lâchement calculateur que tant d'autres. Et s'il plaît à mon amie...

— Et que votre amie lui plaise, rectifia M. Laurent, de nouveau enfoui sous la serge noire.

— Denise lui plaira; vous dites vous-même qu'elle est ravissante.

— Qu'est-ce que ça prouve, fit Pierre Laurent sortant, un peu décoiffé, de dessous son voile.

— Comment, ce que ça prouve?

Pierre regardait Huguette d'un regard ambigu qui la gênait. Elle vit qu'elle était devinée, et s'en troubla.

— Le... jeune homme au bonheur duquel vous voulez bien vous intéresser a déjà, peut-être, un autre rêve?

— Je ne crois pas.

— Vous pourriez vous tromper...

— J'espère que non.

M. Laurent laissa au milieu de l'avenue l'appareil qui ressemblait sur ses pieds grêles, avec le voile noir qui l'entourait, à quelque bête inquiétante, et vint s'asseoir près d'Huguette. Elle devint tremblante : elle était sûre maintenant que Pierre Laurent comprenait, et qu'il allait répondre.

Mais Denise apparut dans l'avenue. M. Laurent eut un geste impatient et, silencieux, la regarda s'approcher.

Elle était moins grande que Huguette; sa taille paraissait invraisemblablement fine sous la mouseline bouffante du corsage; le haut volant de sa jupe soulignait la ligne arrondie des hanches. Ses cheveux, d'un blond clair, bouffaient autour de son visage d'une extrême blancheur. Ses yeux bleus semblaient foncés, sous les cils et les sourcils presque bruns.

Elle balançait une capeline « Kate-Greenaway » d'une main presque trop blanche, comme son visage.

Elle s'arrêta devant les jeunes gens, dont l'air préoccupé la frappa. Elle ferma à demi les yeux et coula vers Huguette, au travers de ses cils, un regard de malice.

— Huguette, dit-elle, si tu savais comme tu...

— Comme je?

— Tu fais bien dans ce cadre de verdure!

— Je n'en doute pas.

— Et cette photo, monsieur Laurent?

— Nous vous attendions, mademoiselle.

— Trop aimable. Moi, vous savez, l'objectif, ça va trop tout seul, ça m'agace. Ce n'est pas de l'art. J'aime mieux la peinture.

— Naturellement. Mais tout le monde ne peut pas peindre, tandis que...

— Tandis que tout le monde fait de la photographie... C'est précisément ce qui me fait aimer l'une et dédaigner l'autre... *Instar omnium!* J'ai horreur de ça!

— Alors, vous peignez, mademoiselle?

— J'ai gâché dans ma vie une quantité considérable de Watman... et de couleurs.

Elle fredonna, imitant une divette fort connue :

Des pinceaux petits et grands,
Des tubs' et d'la couleur dedans...

Pierre Laurent se mit à rire, et demanda :

— Où l'avez-vous entendue, cette si... spirituelle chanson?

— Dans une fête de charité. C'était bourré de jeunes filles qui venaient là pour entendre la reine de la chansonnette. Vous comprenez? En temps ordinaire, pas moyen d'en jouir, on ne nous mène pas là où elle chante d'habitude, et c'est dommage...

Huguette se taisait, ne connaissant ni la chanson ni la chanteuse. Elle eut l'impression que Pierre et Denise se rejoignaient sur un terrain où elle ne pouvait les suivre, et son premier mouvement fut de l'impatience. Elle interrompit :

— Puisque tu peins, Denise, tu devrais faire pour moi une aquarelle de l'avenue...

— Un sous-bois! Tu crois que c'est facile? D'abord, je n'ai pas apporté mon attirail.

— Tu trouveras ici tout ce que tu voudras. Et je me mettrai même au paysage avec toi. Je n'ai jamais rien essayé d'après nature.

— C'est un tort, mademoiselle Huguette, vous verrez comme c'est amusant!

— C'est vrai, au fait, vous peignez... on me l'avait dit.

— Je n'ai rien fait depuis mon arrivée à Castel-Rose.

— Oh! monsieur, s'écria Denise, puisque vous peignez, vous devriez bien nous servir de professeur.

— Je suis sûr que mes élèves seraient plus habiles que moi!

— Je suis sûre, moi, du contraire... Huguette, veux-tu que nous commencions dès demain matin?

— Certainement.

Elle n'osait refuser, mais trouvait un peu osé cet accaparement. Et puis, que dira M^{me} Genèvevron? Denise la devina et, tandis que Pierre Laurent repliait son appareil, elle demanda à mi-voix :

— Qu'est-ce qui te déplaît? Tu crois qu'à la campagne, à trois, on ne peut pas se réunir pour mélanger du cobalt et de la gomme-gutte? Ça te fâche?

— Mais non, pas du tout, et si ma tante y consent...

M^{me} Genèvevron y consentit.

Et le lendemain, de bon matin, pour profiter de l'éclairage, avec des pliants, des blocs et des boîtes, Huguette, Denise et Pierre s'installèrent à l'entrée de la vieille avenue.

Un moment, chacun ayant choisi son point de vue, le silence régna. Huguette, le bras tendu, prenait des mesures; Denise, d'un coup de crayon quelque peu aventureux, groupait trois arbres. Elles avaient condamné M. Laurent à

prendre l'avenue entière en raccourci, avec les trous de lumière dans les branches; il n'en paraissait point troublé.

Huguette, placée un peu en arrière, voyait son profil perdu, et il lui semblait qu'un vague sourire soulevait sa moustache. Pourquoi riait-il? Elle avait cru la veille qu'elle était devinée, et s'attendait à voir le jeune homme plus empressé auprès de Denise — si vraiment elle lui plaisait — ou plus froid, s'il voulait couper court aux projets de Huguette; et si — comme il le disait — il avait « d'autres rêves ». — Quels rêves pouvait-il avoir?... Huguette n'osait se répondre. Mais que lui importait, après tout, puisque, pour son compte, elle était décidée à ne voir en lui qu'un très aimable voisin? Et, bravement, cessant de regarder le sourire mystérieux, elle reprit ses mesures.

Une exclamation de Denise la fit se retourner. La jeune fille était debout derrière M. Laurent, et s'écriait :

— Mais c'est charmant! vous avez un vrai talent, monsieur... Huguette, viens voir ce croquis : ce n'est rien, et *c'est déjà ça*... Est-ce assez joli!

— Je vous en prie, mademoiselle, attendez, pour me complimenter, que je le mérite... ou bien je laisserai cela tel quel, afin d'être sûr de ne pas l'abîmer en l'achevant.

— Huguette, reprit Denise, qu'en dis-tu?

Huguette ne répondit rien. Elle découvrait une nouvelle supériorité chez Pierre, et se disait :

— Denise a vraiment de la chance!

XI

La « chance » de Denise s'affirmait.

A l'aquarelle de l'avenue en succédait une autre : un lavoir en chaume près d'un pont de pierre à demi-écroulé.

Cette fois, Denise et Pierre s'étaient placés côte à côte; Huguette se tenait un peu plus loin, afin d'éviter une difficulté dont elle s'effrayait. C'était la seconde séance pour le lavoir.

M. Genève avait accompagné les jeunes filles. Un livre à la main, il s'était assis à quelque distance, sur un tronc d'arbre renversé. Son regard glissait soucieux par-dessus son livre jusqu'aux jeunes gens. L'oncle Jean paraissait mécontent. Il avait conseillé à tante Adèle de laisser faire Huguette, et maintenant...

Maintenant, Denise et M. Laurent devenaient les meilleurs amis du monde. Denise déclarait leur voisin charmant, et Pierre semblait trouver Denise charmante. Auprès de Denise, Huguette paraissait froide; elle exagérait du reste — involontairement peut-être — cette froideur. Et quand Denise, un peu folle, essayait de l'entraîner dans une de ses conversations à bâtons rompus dont elle avait le secret, son amie restait muette, ou

d'un mot arrêta l'élan. Alors, M. Laurent mettait son monocle et la regardait longuement, avec le même petit sourire mystérieux qui agaça Huguette, maintenant qu'elle n'était plus seule à le remarquer, seule non plus à le provoquer.

Et c'était un échange de couleurs, de pinceaux, une retouche à l'aquarelle de Denise, que M. Laurent offrait avec empressement.

Ce jour-là, la même gaieté un peu gamine animait Pierre et Denise. En revanche, Huguette se sentait plus mélancolique que jamais.

— Qu'est-ce donc que j'ai, enfin, songeait-elle, qu'est-ce que j'ai! Tout va comme je veux, pourtant... — Et, rageusement, elle inondait d'ocre son toit de chaume. — Ça ressemble à des œufs brouillés... Bien! Maintenant, voilà mon ciel qui boit le toit... ce n'était pas sec.

— M. Laurent, cria-t-elle, venez à mon secours!

Comme il ne répondait pas, elle leva la tête et ses sourcils se rapprochèrent en un pli dur.

Pierre ni Denise ne peignaient plus; ils étaient tournés l'un vers l'autre, et Denise parlait presque à demi voix, puisque Huguette n'entendait pas; elle ne voyait que sa nuque d'une blancheur rosée sous la mousse d'or des cheveux. Mais elle voyait de face Pierre Laurent; sans doute, ce que disait Denise l'amusait et lui plaisait, car il souriait, et ses yeux avaient leur regard mi-railler, mi-caressant. Oh! ce regard! jamais Huguette ne l'avait si bien remarqué... jamais surtout il ne l'avait ainsi exaspérée...

Elle eut un de ces mouvements de colère auxquels elle ne savait pas résister, elle lança son bloc à terre.

Denise se retourna :

— Que t'arrive-t-il?

— Je ne peins plus, voilà tout!

Elle posa sa boîte et ses pinceaux sur son pliant et, sans répondre aux taquineries de Denise, qui lui reprochait son inconstance, elle traversa le ruisseau et alla s'asseoir près de M. Genève.

— Oncle Jean, dit-elle en s'efforçant de rire, je viens vous voir.

— Trop aimable! assieds-toi. Tu as fini?

— Oui et non. J'ai fini de peindre, mais je n'ai pas fini mon aquarelle.

— Pourquoi cet abandon?

— Ça m'ennuie. Et puis... je les gêne...

— Qu'est-ce que tu racontes?

— Regardez-les, oncle Jean! Voyez-vous?

— Qu'est-ce qu'il faut voir?

— Que tout marche à souhait, et que j'ai eu raison d'inviter Denise.

— C'est curieux, murmura l'oncle Jean, je crois voir tout le contraire.

— Vous n'y entendez rien! M. Laurent trouve Denise ravissante.

— On le dirait...

— Il est amoureux d'elle.

— Déjà !
 — Si vous croyez qu'il faut dix ans pour ça.
 — Mon Dieu, cela dépend un peu des natures !
 — Denise est ardente, primesautière, un peu tête à l'évent...

— Tu vantais sa raison.

Huguette rougit.

— Oui, au fond, elle est très raisonnable, je ne m'en dédis pas, mais enfin... Et puis elle est coquette, elle a soif de plaire...

— Je croyais, fit sérieusement M. Genève, que tu aimais vraiment Denise ?

— Mais oui, et la preuve...

— La preuve ?

— C'est que je vais hâter les choses, moi, puisqu'ils se plaisent... Je ne vois pas la nécessité de leur servir de chaperon éternellement.

— Nous y voilà, murmura M. Genève.

Et il continua plus haut :

— Tâche de ne pas faire de sottises. Laisse aller encore un peu... tu l'as voulu !

— Et je le veux plus que jamais. Je veux même qu'ils se décident tout de suite... Qu'est-ce que M. Laurent fait à mon aquarelle, maintenant ?

Pierre, quittant sa place, avait ramassé le bloc, les pinceaux, les couleurs de Huguette et travaillait à l'aquarelle.

— Je ne l'ai pas prié d'y toucher, fit-elle avec humeur.

— Va voir ce qu'il corrige.

— Jamais de la vie ! Ça m'est si égal ! Je ne la finirai pas... il perd son temps.

Mais la voix de M. Laurent s'éleva :

— Mademoiselle Huguette, voulez-vous revenir ?

— Non, cria-t-elle.

— Voulez-vous revenir ? C'est le professeur qui parle et, au besoin, commande...

Il riait ; pourtant, quelque chose dans sa voix ordonnait vraiment.

Et l'oncle Jean ne fut pas peu surpris de voir sa nièce se lever et, docilement, aller reprendre sa place.

— Voilà le malheur réparé, dit Pierre, en lui rendant l'aquarelle.

— Je ne veux plus peindre.

— Il faut toujours avoir le courage d'aller jusqu'au bout de sa tâche... d'une tâche surtout qu'on s'est librement imposée. Je vous croyais très vaillante, mademoiselle Huguette... et sachant vouloir ce que vous voulez.

Parlait-il seulement à propos de l'aquarelle,

devinait-il combien le rôle qu'elle avait choisi lui devenait dur à remplir ?

Elle ne trouva rien à répondre et, le cœur lourd, reprit ses pinceaux.

Quelques instants encore, ils travaillèrent. Mais le soleil baissait, les jeux de lumière se déplaçaient, changeant les teintes, il fallut cesser.

Ensemble, ils revinrent au Val-Fleuri, où Pierre Laurent dînait ce soir-là. Dans le chemin étroit qu'il fallait suivre, obstinément Huguette marcha près de son oncle. Denise et Pierre, allant côte à côte, reprirent leur causerie taquine. De temps à autre, Denise se retournait, s'attaquant à Huguette, qui lui répondait sur un ton de gaieté un peu forcé, surprenant chez elle, et qui faisait hocher la tête à l'oncle Jean, mais que Pierre Laurent ne semblait pas même remarquer.

Dans le hall, les jeunes filles déposèrent leur bagage de peinture. Denise demanda :

— Huguette, montons-nous nous habiller pour le dîner ?

— Nous habiller ? Je me trouve assez élégante, mais tu peux te faire belle, si ta coquetterie le désire.

— Elle le désire ! fit Denise piquée, et j'y vais.

Comme M. Genève les avait quittées, et que Mme Genève n'était pas revenue d'une visite au presbytère, Huguette et Pierre entrèrent seuls au salon.

Il y faisait bon... les stores baissés y avaient, tout le jour, entretenu la fraîcheur et l'ombre. Des roses thé s'effeuillaient en des globes de cristal, des œillets répandaient leur odeur poivrée.

Huguette s'assit sans mot dire et resta immobile, les yeux vagues, les mains inoccupées. Pierre s'assit loin d'elle à contre-jour. Sournoisement, il la regardait.

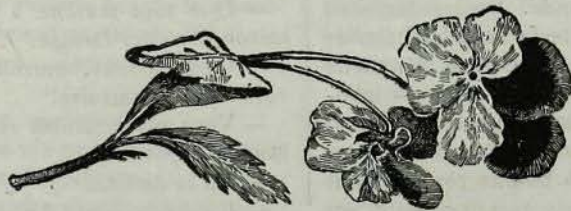
Huguette cherchait à se reprendre. Elle voulait être franche avec elle-même, et vaillamment s'interrogeait. La réponse la blessait, l'humiliait en s'imposant indéniable. Huguette se disait : « Je suis jalouse de Denise que j'aime, à cause de M. Laurent, que je n'aime pas... » Elle se révoltait : c'était méchant, c'était bas, c'était indigne d'elle. Huguette souffrait cruellement, souffrance d'orgueil, croyait-elle, souffrance si vive que des larmes montèrent à ses yeux.

Une voix caressante et grave demanda près d'elle :

— Qu'avez-vous ?

MARIE T.

(La suite au prochain numéro.)





REVANCHE!

SUITE



RENAUD regarda autour de lui.

« J'ai laissé le chemin de la plage, murmura-t-il. Le plus court est de passer devant Ker-Roc. »

Pourtant, au lieu d'avancer, il resta sur la place du bourg. Ce nom de Ker-Roc venait de lui rappeler la mystérieuse phrase d'Annick :

« Laissons dormir les morts ! Souhaitons le repentir aux vivants ! »

Et, soudain, résolument, Renaud, s'engageant dans une petite rue mal pavée, alla sonner à une porte cachée sous des massifs de lilas...

— Ici, monsieur Renaud ! s'écria la servante qui vint ouvrir. M. le recteur va être bien content. Monsieur le recteur, venez, venez vite ! C'est M. Kerviler.

Une tête souriante de vieillard, tout encadrée de cheveux blancs, parut aussitôt derrière la coiffe aux larges ailes de la Bretonne.

— Mon petit Renaud, Anne-Marie a raison, quel plaisir de te revoir ! et quelle surprise aussi ! dit le prêtre, tendant les bras à l'arrivant ; je croyais que tu ne pouvais quitter Paris à cette époque de l'année.

— Bah ! quand on veut ! J'avais le mal du pays.

— Tu es donc toujours le même, mon pauvre gars ?

— Toujours ! un vrai Breton... Ah ! vivre à Ker-Roc, quel rêve !...

— Un rêve ! tu as raison, car M^{me} Kerviler ne voudra jamais...

— Ne voudra jamais !... répéta Renaud ; le jour où je voudrai, la chose se fera. J'ai un cœur tendre, vous le savez, et j'évite, autant que possible, toute contrariété à ma mère si parfaitement bonne pour moi ; mais, vous le savez aussi, j'ai une tête dure comme le granit de nos dolmens. Après mûre réflexion, quand je dis : « je veux », rien au monde ne me ferait céder.

— Cette opiniâtreté m'inquiétait pas mal autrefois, dit le recteur en hochant la tête ; maintenant,

je suis tranquille... Tu ne peux vouloir qu'une chose utile et bonne. Le vieux maître est fier de son élève. Ah ! je n'en ai pas eu deux comme toi !...

Renaud sourit, et, passant le bras du prêtre sous le sien, il l'emmena, à petits pas, vers une allée de tamaris. Là, devenu très grave, il regarda le recteur.

— Vous dites que je ne peux vouloir qu'une chose utile et bonne...

Il s'interrompit, puis reprit, très vite :

— Je vous confie tous mes secrets : vous savez que tante Luce est morte ?...

— C'est donc vrai ? balbutia le prêtre, tout pâle. Annick est venue, il y a deux heures, à la sacristie, me demander des messes pour le repos de son âme. Elle voulait même un service solennel, j'ai refusé... On eût bavardé dans le pays.

— Bavardé ! pourquoi ? demanda Renaud.

— Le départ de Luce a été étrange, répondit le vieillard. Maintenant, c'est... oublié, inutile de revenir sur le passé... Comment ! elle est morte ! Et moi qui ai traité Annick de « folle » ce matin, tant ce qu'elle m'a raconté...

— Est inexplicable, n'est-ce pas ? Je me suis trouvé au cimetière avec Annick, et, depuis cette rencontre, je pense qu'elle devait connaître le lieu de retraite de tante Luce.

— Pour cela, non, affirma carrément le recteur.

— Alors ?

— Alors, murmura-t-il tout pensif, ne cherchons pas à pénétrer le mystère, c'est mieux ! Si tu désires, mon enfant, assister demain à la messe, elle sera pour M^{lle} Daudré.

— Je viendrai, dit Renaud.

Puis, sortant de son portefeuille deux billets de banque, il les tendit au prêtre.

— A l'argent donné par Annick pour tante Luce, veuillez joindre celui-ci. Je ne l'ai pas connue, mais puisqu'elle a été malheureuse, peut-être est-il bon de faire prier pour elle.

Le recteur mit silencieusement les billets entre les pages de son bréviaire.

— Je crois que Luce t'eût aimé, dit-il ensuite, levant sur Renaud ses yeux humides. Et elle savait si bien aimer ! Elle savait trop aimer, la pauvre créature !...

Renaud ouvrait les lèvres pour formuler une question. Le prêtre reprit vivement :

— Donne-moi des détails sur sa résidence et sur sa mort.

Sans rien omettre, le jeune homme raconta ce que lui avait appris M^{me} Kerviler.

— Légèrement, tante Luce était libre de disposer de sa fortune, conclut-il. En conscience, n'est-ce pas, nous ne devons rien réclamer ?

— En conscience, non. Mais si ta mère...

— Ma mère ne peut vouloir être injuste.

Devant cette affirmation si nette, le vieillard garda le silence.

— Elle est mécontente, désillusionnée, continua Renaud; car, enfin, c'est une forte somme que nous perdons par le fait d'une bizarrerie inexplicable de ma tante. Refuser d'habiter Ker-Roc, et rompre toute relation avec sa sœur, parce que grand-père a donné la propriété à cette dernière, convenez qu'il faut un caractère plus qu'origi...

— Luce avait un charmant caractère, interrompit le recteur.

— Eh bien ! pourquoi...

— Laissons les morts dormir en paix.

Renaud tressaillit. Annick lui avait dit cette phrase. Elle en avait même ajouté une autre dont sa mémoire gardait le souvenir, et qui restait peut-être mystérieusement scellée sur les lèvres du prêtre par la charité de celui-ci... Qui donc éclaircirait l'énigme ?...

L'heure du déjeuner approchait. Le jeune homme prit congé du recteur, promettant de venir partager le lendemain son modeste repas, et, en quelques minutes, il arriva à Ker-Roc où l'air satisfait de sa mère le frappa aussitôt.

— As-tu bien joui de la plage ? demanda-t-elle.

— Non, j'ai partagé ma matinée entre le cimetière et le jardin du recteur.

A ce dernier mot, un nuage assombrit le visage de M^{me} Kerviler.

— Quelle idée d'aller visiter ce vieux bonhomme ! Il a toujours été pas mal rustre, mais, à présent, il radote quelque peu.

— Rustre ! Radoteur ! Je ne me suis jamais aperçu ni de l'un ni de l'autre. On voit bien, ma mère, ajouta Renaud avec un sourire destiné à adoucir le reproche de ses paroles, que vous n'êtes pas une habituée de l'église et du presbytère.

— Je vais à la messe chaque dimanche ; or, le prône est idiot.

— Idiot ! non. Ce n'est pas l'éloquence des Pères Monsabré, Ollivier, Henriot, Py, Gaffre et Fortuit, soit ! mais c'est le langage d'un saint...

— A ce plaidoyer éloquent, on reconnaît de suite ta profession d'avocat.

— Plaise à Dieu que tous mes clients soient comme l'abbé Lenaark ! s'écria Renaud. Ils pourraient se passer de défenseur, et, déposant ma robe, je viendrais vieillir à Ker-Roc.

M^{me} Kerviler haussa les épaules

— L'air du pays te fait dire des folies, absolument comme le cidre mousseux. Mets-toi à table et dévore. Au dessert, je t'apprendrai une nouvelle qui me coupe littéralement l'appétit... de plaisir.

Elle mangea fort peu, en effet, et Renaud, qui, à l'arrivée, avait une faim de loup, fut loin de « dévorer », comme le lui avait conseillé sa mère, tant une inquiétude vague lui étreignait le cœur à l'idée de la « bonne nouvelle » dont il redoutait de deviner la provenance. Enfin, n'y tenant plus :

— Vous avez une lettre de M^e Barlon ?

— Oui, dit M^{me} Kerviler triomphante. L'héritière abandonne la succession de Luce. C'est chose faite, je n'ai qu'à entrer en possession de.... Eh bien ! qu'as-tu donc ?

Très pâle, Renaud s'était levé.

— Où est la lettre ? questionna-t-il avec effort.

— La lettre ? La voilà, c'est plutôt un billet.

S'approchant de la fenêtre, il lut attentivement les lignes suivantes :

« Madame,

« L'héritière *légale* de M^{lle} Daudré, préférant sa « pauvreté à des soupçons injurieux, renonce *follement* — je souligne le mot — à une fortune « qui lui fut donnée en pleine lucidité d'esprit et « de tout cœur. La volonté de M^{lle} Solange Mieus- « sen étant formelle, je n'ai plus qu'à vous en « aviser.

« Recevez mes salutations.

« J. BARLON. »

Lentement, très lentement, le jeune avocat replia la lettre.

— Eh bien ? questionna M^{me} Kerviler, le voyant demeurer silencieux.

Il tourna vers elle son visage altéré.

— C'est ce que vous appelez « une bonne nouvelle » ? dit-il d'une voix si étrange que sa mère tressaillit.

— Mais oui ! Nous n'allons pas, j'imagine, recommencer la discussion d'hier... Cette... personne se sent évidemment coupable de bassesse envers Luce, pour renoncer si vite à une succession pareille.

— Le notaire ne paraît pas de cet avis...

— Barlon ? Il a toujours eu de l'antipathie pour moi. Il croit sans doute, et tu parais le croire aussi, que je veux absolument dépouiller cette Solange Mieussen ? Non... Si elle a été bonne pour Luce, on peut lui donner une somme, lui faire une pension sa vie durant, lui laisser du mobilier...

— Ce serait un compromis avec votre conscience, triste compromis ! Ma tante ayant choisi son héritière, sa volonté doit nous être sacrée... Nous sommes riches, et, fussions-nous pauvres...

— A quoi bon discuter ainsi, Renaud, s'écria M^{me} Kerviler, puisque tout est terminé...

— Terminé?... Vous n'accepterez pas cette fin honteuse pour nous, ma mère...

Surexcitée, elle répliqua :

— Qui m'en empêcherait, je te prie ?

— Moi, dit-il d'une voix basse et ferme.

— Toi ?

— Oui, moi. Dieu m'est témoin que, jusqu'à ce jour, j'ai été envers vous soumis et respectueux, mais, en présence d'une injustice, il est de mon devoir de vous crier : halte-là !...

— Et si je poursuis quand même ?

Renaud se mordit les lèvres jusqu'au sang, puis, s'efforçant d'être calme :

— Si vous poursuivez quand même, eh bien ! je ferai ce que je n'aurais jamais fait sans cela : je vous prierai, pardonnez-moi de vous tenir ce langage, de me rendre vos comptes de tutelle, et la fortune de mon père sera donnée en votre nom à M^{lle} Mieussen.

M^{me} Kerviler le regarda d'un air égaré. Était-ce lui, son fils, si doux, si tendre, dont la physionomie était à cette heure si sévère ? Était-ce lui, si docile, qui s'insurgeait ainsi ? Était-ce sa voix qui prenait un accent de si froide, si implacable résolution ?

Elle cacha son front dans ses mains, sentant qu'à son insu, les serres de l'aiglon avaient poussé... Et, chose étrange, malgré l'immense colère qui l'envahissait, elle adorait encore plus celui qui osait la braver.

— Ma mère, dit Renaud, vous...

— Laisse-moi.

Il n'insista pas, et, quittant la salle à manger, se dirigea vers la falaise.

Au fond d'une crique, la barque, *Petite Mouette*, se balançait doucement, surveillée par un pêcheur qui souleva son béret à la vue du jeune homme :

— La voilà en état, monsieur Renaud, et capable maintenant de naviguer avec un vent de noroît. Hissez le Foc, et vous filerez comme un goëland. C'est moi, Hourdel, qui vous le dis... En mer, je compte pour un, vous savez ?

Renaud s'efforça de sourire :

— Vieux loup, tu comptes même pour deux. Merci d'avoir tant travaillé ce matin. Passe à Ker-Roc : une bolée de cidre t'y attend avec le prix de ton labeur.

— Au revoir, monsieur Renaud. Bonne promenade ! Hein ! quelle brise !

La brise soufflait, en effet, gonflant la voile d'une blancheur de neige, et poussant rapidement la barque vers le but choisi par le jeune homme. Lui, livrait à l'air vif son visage brûlant, faisant trêve à ses pensées pour surveiller le passage de *Petite Mouette* le long de cette côte ravissante, traîtreusement hérissée d'écueils. Et, sans doute, cette préoccupation forcée lui coûtait, car il poussa un soupir de soulagement en apercevant une vaste grève aux galets polis par l'incessant remous de la vague.

Cette grève est celle de la Palud. La Palud, le coin des artistes, un nid d'idéal, une des plus

charmantes créations de Dieu. Là se trouvent des vallonnements pittoresques, des sentiers fuyant sous bois, des landes sans autre végétation que la bruyère rose et les genêts d'or, des prairies verdoyantes baignées par des ruisseaux chanteurs... Là, surtout, se trouvent des retraites exquisées en face de l'Océan.

Ce fut dans une de ces retraites, creusées en pleine falaise, que Renaud vint s'asseoir... Jamais, non, jamais ! même à la mort de son père, il n'avait souffert comme il souffrait maintenant. C'était une désillusion affreuse, un brisement d'idole, une confiance absolue s'enfuyant à tire-d'aile, une certitude surtout que son amour, que son respect filial ne pouvaient plus être aussi grands, aussi profonds.

Il ne versa pas une larme... Mais, quand, à la tombée de la nuit, il revint à Ker-Roc, le visage qu'éclaira la grande lampe du salon était à la fois si triste et si résolu, que M^{me} Kerviler sentit, en une intuition soudaine, que son fils ne serait plus jamais le même qu'autrefois.

Elle ! Elle avait pleuré... Ses paupières rougies, ses joues marbrées l'attestaient ; et le tremblement de ses lèvres, le pli creusé sur son front attestaient aussi qu'elle demeurait sous l'empire d'une violente lutte intérieure.

— As-tu fait une bonne promenade ? demanda-t-elle à Renaud, qui déchirait silencieusement la bande d'un journal.

Il leva la tête, et regardant sa mère :

— Non, dit-il.

— Le temps était merveilleux, cependant.

Il ne répondit pas, et parut s'absorber dans sa lecture.

— Voyons, tu ne vas pas me boudier pour cette question d'héritage ? Je t'aime, Renaud, plus que tu ne peux le savoir, et si je désire cette fortune...

— C'est pour moi ? Eh bien ! Je la refuse.

— Il peut y avoir des arrangements...

— Tante Luce n'a pas songé à des « arrangements », ma mère.

— Tu es absurde ! Tu es fou !

— Je crois, en cette question, être tout simplement honnête.

Une profonde rougeur couvrit le visage de M^{me} Kerviler.

— Le procédé de Luce est « honnête » aussi, n'est-ce pas ? dit-elle, s'efforçant de rester calme. Donner à une inconnue la fortune de nos parents !...

— Nous n'avons pas à examiner le procédé, mais à agir suivant notre conscience.

Elle s'écria :

— Tu me lasses, à la fin. Cette personne ayant renoncé à l'héritage de ta tante, tu ne vas pas te mettre à ses pieds pour le lui offrir.

— Non. Mais le notaire, qui la connaît, arrangera toutes choses.

— Un partage, alors ?

Renaud se leva.

— Nous ne pouvons toucher un centime de cette succession, dit-il lentement, scandant chaque syllabe. Voilà ce que je vais, moi-même, annoncer à M^e Barlon,

Elle sentit, une fois de plus, que la résistance serait inutile; que sa volonté se heurterait à une volonté de fer. Et, d'un air sombre, elle répéta comme en rêve :

— Toi-même?

— Oui, je partirai demain.

M^{me} Kerviler bondit :

— Demain ! Demain ! Tu devais passer une semaine à Ker-Roc ! Renaud, tu ne m'aimes plus, pour être si cruel !

Des larmes l'étouffaient, des sanglots soulevaient sa poitrine... Tout ému, le jeune homme s'approcha d'elle, et l'embrassant avec tendresse :

— Si, ma mère, je vous aime; mais, en ce moment, le devoir doit passer avant l'affection, avant le plaisir... J'espérais, en effet, demeurer ici une semaine. Croyez-vous qu'il ne m'en coûte pas de vous quitter, de quitter Ker-Roc et la mer ?

— Écris.

— Mieux vaut parler. N'insistez pas, je vous en prie, ma décision est prise.

Deux jours plus tard, le notaire, assis devant son bureau, dépouillait le courrier du matin, quand un léger « toc toc » lui fit lever la tête.

— Que veux-tu, Clément ? demanda-t-il au petit clerc, qui montrait sa figure espiègle dans l'entre-bâillement de la porte.

— Un monsieur désire vous parler...

— Fais entrer.

Le « monsieur » parut aussitôt. Et M^e Barlon pensa, en le voyant, que ce client était aussi sympathique que peu banal.

— Mon nom vous expliquera le but de ma visite, commença l'inconnu avec un léger sourire : je suis le fils de M^{me} Kerviler.

Il tendait la main au notaire. Celui-ci, devenu soudain très froid, ne parut pas voir ce geste amical, et présenta cérémonieusement un siège au jeune homme.

— De quelle maladie est morte M^{lle} Daudré ? demanda Renaud après un court silence.

— D'une maladie du cœur, aggravée par une chute.

— N'a-t-elle jamais songé à se rapprocher de ma mère ?

— Jamais.

— C'est étrange, murmura Renaud. Le recteur m'a pourtant assuré, un jour, qu'elle l'avait passionnément aimée, ainsi que Ker-Roc.

— Trop passionnément !... Plus tard, l'amour s'est transformé en haine.

— Elle aurait plutôt dû haïr mon grand-père.

— Le haïr ! Elle a toujours, au contraire, vénéré sa mémoire.

— Et vous trouvez que ma tante Luce avait du bon sens ?

— Oui, monsieur, beaucoup de bon sens !

— En vouloir à ma mère, parce qu'on lui a donné Ker-Roc, c'est absurde, voyons !

Tout en jouant avec un couteau d'ivoire, le notaire avait une physionomie si étrange que le jeune avocat, se penchant vers lui, murmura d'une voix pleine d'angoisse :

— Dites-moi, en toute franchise, si... si ma tante a été lésée dans ses intérêts, lors de la mort de mon grand-père ?

— En toute franchise, non.

Renaud poussa un soupir de soulagement.

— C'est donc M^{lle} Daudré qui a tort ; j'aime mieux cela, dit-il.

— Paix à la mémoire de ma vieille amie, monsieur... Elle a péché par une exagération de sentiment, soit. Mais, voyons : vous aimez Ker-Roc, sans doute ?

— Passionnément.

— Vous auriez un frère, et, connaissant votre attachement pour ces vieilles murailles, votre père voudrait vous donner cette demeure...

— Je répondrais : non, mon frère y a droit comme moi, je le chéris, que Ker-Roc soit à nous deux.

— Vous vous absentez, votre père tombe malade, ses facultés s'affaiblissent : votre frère, jaloux de vous, en profite pour faire faire un autre testament...

Renaud avait caché son front dans ses mains... Tout s'expliquait maintenant : la phrase d'Annick, les réticences fréquentes du recteur, la froideur des habitants du pays pour M^{me} Kerviler, la rancune de M^{lle} Daudré... Comment sa mère, à lui, avait-elle pu agir ainsi ?

— Ma tante est morte avec cette haine au cœur ? demanda-t-il enfin, tournant vers le notaire son visage altéré.

— Elle a pardonné... au dernier moment... M^{lle} Mieussen m'avait chargé de l'écrire à M^{me} Kerviler, et... je l'ai oublié, je l'avoue.

— M^{lle} Mieussen, répéta Renaud, faisant un violent effort pour maîtriser son trouble, c'est l'héritière de ma tante, n'est-ce pas ?

— Oui, c'était l'héritière de M^{lle} Daudré.

— Une servante ? une voisine ?

— Non, dit sèchement le notaire, la fille d'un capitaine, qui, orpheline, sans fortune, était devenue, avec ses deux frères, la locataire de...

— Elle rendait, sans doute, quelques services à ma tante ?

— Journallement... Elle avait d'autant plus de mérite à la chose qu'elle croyait M^{lle} Daudré presque pauvre, et que celle-ci se montrait aussi revêche que possible. Mais il y a des natures pétries de délicatesse et de dévouement. M^{lle} Mieussen est une de ces natures-là.

— Tant mieux, dit gravement Renaud, la fortune de ma tante sera bien placée.

— Elle *était* bien placée, oui, rectifia le notaire. Maintenant, monsieur, poursuivit-il d'un ton de plus en plus froid, il est temps, je crois, de régler la question qui vous amène. Ainsi que je l'ai écrit à M^{me} Kerviler, la succession de M^{lle} Daudré se monte à . . .

Renaud l'interrompt, et, comme à l'arrivée, lui tendit la main.

— Je ne viens pas en héritier, mais en conciliateur.

La physionomie du notaire exprima un étonnement, mêlé de profond regret.

— Trop tard ! dit-il, serrant cette fois la main du jeune homme.

— Comment, trop tard ?

— A la suite de son acte de renonciation, M^{lle} Mieussen est partie sans laisser d'adresse . . .

— Quelqu'un doit savoir ici cette adresse, s'écria Renaud.

— Non, je me suis informé. J'ai même écrit au tuteur des deux garçons, bonhomme aussi original que savant, paraît-il, qui n'a pas daigné me répondre. J'écrirai de nouveau, et vous avertirai si j'apprends quelque chose ; mais, monsieur Kerviler, retenez ceci : retrouverions-nous M^{lle} Mieussen, nous ne pourrions, maintenant, lui faire accepter ce qu'elle regardait d'abord comme un don de la Providence. La lettre de votre mère renfermait quelques mots . . . un peu vifs . . .

— Quels mots ?

— Aventurière, intrigante . . . que sais-je encore ? Ce qu'on écrit dans une heure de colère. Cette petite Solange en a été blessée jusqu'au fond de l'âme. Elle pardonne, j'en suis sûr, car elle est pieuse, mais je suis certain, d'autre part, qu'elle n'oubliera pas. Toute la fierté de la femme et du sang français bouillonne en cette enfant.

Très pâle, le front incliné, Renaud écoutait. Soudain, relevant la tête :

— Que la fortune de ma tante reste aux Dépôts et Consignations, dit-il ; on peut retrouver M^{lle} Mieussen.

— Elle n'acceptera jamais, répéta le notaire.

— Ma mère non plus. C'est ancré dans sa tête de Bretonne. Adieu, monsieur, et souhaitons-nous mutuellement de découvrir la retraite de la fugitive.

Très bienveillant cette fois, M^e Barlon tendit, le premier, la main au jeune homme.

— Oui, de tout cœur, bonne chance ! Puis-je vous demander de déjeuner avec moi ?

— Merci, je prends l'express de Paris, et n'ai que le temps d'envoyer quelques lignes à ma mère . . .

— Sa mère ! murmura le notaire, le regardant partir ; s'il croit m'illusionner ! C'est lui qui est un honnête homme ! un brave cœur ! Ah ! s'il avait vu Solange . . . qui sait ? . . .

« Ma mère, écrivait Renaud, quelques instants plus tard, elle est partie ! Le notaire lui-même ignore pour quel endroit . . . Ce n'est pas une do-
« mestique, encore moins une « aventurière » . . .
« C'est une orpheline, fille d'un officier sans fortune, une travailleuse, une loyale, une fière . . .
« La succession de ma tante va rester à la
« Caisse des Dépôts et Consignations jusqu'à
« nouvel ordre ; et, quoi qu'il arrive, elle ne sera
« jamais nôtre.

« Recevez, ma mère, avec mon meilleur bai-
« ser . . . »

Il s'arrêta, le cœur plein d'un mélange d'indignation et de douleur, au souvenir de ce que lui avait appris le notaire, et ce fut d'une main fébrile qu'après une minute d'hésitation, il acheva sa phrase :

« l'assurance de mon filial respect. »

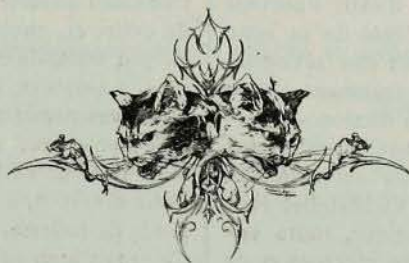
Deux heures après, l'express de Paris s'ébranlait, emmenant Renaud Kerviler.

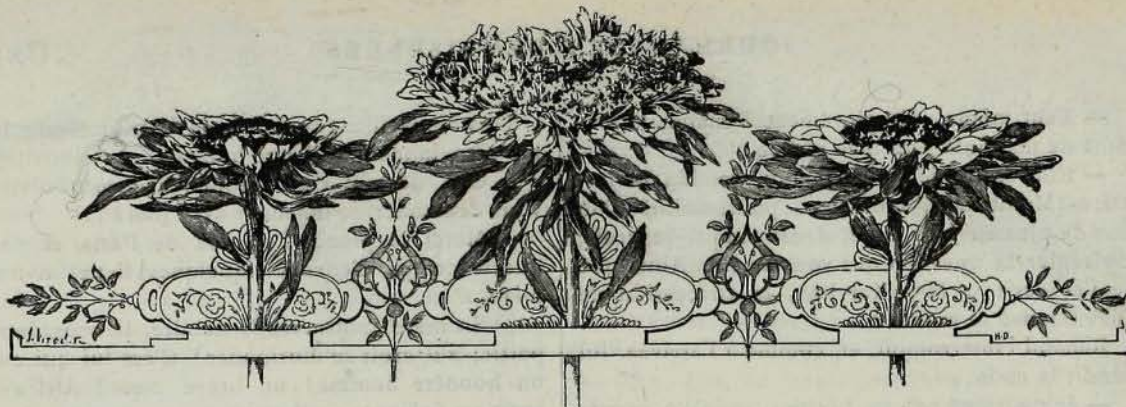
A la sortie de la gare, le jeune avocat mit la tête à la portière du wagon . . . Clermont étalait ses églises de granit et ses vieilles maisons au pied de la chaîne des Dômes, et, dans un rayon de soleil, les grandes flèches de la cathédrale semblaient deux doigts levés vers le ciel.

— Mon Dieu, murmura Renaud, faites que je la retrouve. Ce jour-là, je vous le jure, je prendrai ma *Revanche*.

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)





Causerie de Quinzaine



Voilà un printemps ! Il vente, il neige, on a l'onglée. Nous préparions des toilettes vaporeuses, des petits tulles partout, froncés, ruchés, chiffonnés, illusionnés ; arrière les fourrures, démontez les calorifères, mettez le phœnix au grenier, la salamandre à l'office... Et nous reprenons piteusement l'astrakan, le carakul, la ouate et nous brûlons du combustible comme des machines à vapeur.

Par exemple, pour les artistes, quel spectacle ! voici que les lilas bourgeonnent et leurs petites têtes vertes se marient avec la poudre à frimas que Dieu a jeté sur nous, dans une nuit de divin caprice. Le soleil se lève et inonde de ses feux ces paysages d'hiver, et en une heure tout fond à sa chaleur rayonnante. Regardez vite... c'est fini ! mais revenez demain pour voir encore, le spectacle est magique.

Deux reines nous sont arrivées, l'une par le Nord, l'autre par le Sud et presque en même temps, malgré ce froid inhospitalier. Il est vrai que Sa Majesté Victoria gagnait encore au change, car je ne sache pas l'Angleterre plus ensoleillée que nous en aucun temps. Mais, Sa Majesté Ranavalô, quelle chute ! et comme elle doit grelotter, la pauvre reine noire, sur la terre d'exil. Pourtant Marseille lui plaisait presque à l'égal de sa robe verte et de son chapeau amazone ; elle rêvait de Paris, l'imprudente ! Le Gouvernement, avec sagesse, l'a envoyée à Alger où la fluxion de poitrine, la phtisie galopante et le reste seront moins à redouter pour elle. Elle est donc retournée au soleil avec sa grive (sa tante). On l'a installée dans une jolie villa de Mustapha Supérieur, toute entourée de géraniums roses, de glycines et de

bougainvilliers. De sa terrasse couverte d'orangers et de citronniers, elle contemple le panorama splendide du golfe de la blanche Al-Djezaïr aux cent minarets. Toutes ces merveilles lui feront-elles oublier les tristes horizons de l'Emyrne, ses plaines sauvages, ses cases de paille et de roseaux ? Lui feront-elles oublier son trône et sa patrie ?... Je sais bien, pour ma part, que si j'avais été reine, je ne l'aurais jamais oublié, et je regretterais toujours de ne plus l'être, quoi qu'on en dise. Quant à la patrie, c'est le lien le plus sacré, le plus vivace. Et là encore se trompent étrangement les sceptiques qui croient s'en être affranchis. C'est à l'étranger, dans un exil volontaire ou non qu'on s'aperçoit de la puissance de ce préjugé. Il est de bon ton, aujourd'hui, d'être éclectique, universel, citoyen du monde, rien de plus. Et l'on part, le clocher s'efface de l'horizon sans qu'on s'émeuve ; la capitale se perd dans le lointain, sans qu'on le sente ; la frontière est franchie, c'est une autre langue qu'on parle, une autre terre qu'on foule. Et voilà que d'un mouvement désespéré, le cœur retourne en arrière pour pleurer la patrie perdue... Allons, allons, tout n'est pas fini, puisque vous pleurez.

La langue *du pays* ! quelle place elle tient dans une existence. J'ai connu un vieux missionnaire qui, depuis trente ans, ne parlait plus le français ; devant vivre avec des nègres, il avait pris l'habitude de parler nègre, et même quand il s'adressait à des compatriotes c'était dans ce langage enfantin des sauvages ; évidemment, il *pensait en noir* et traduisait ensuite en *blanc*. Il fut pris de la fièvre, du délire et, chose étrange, tout ce qu'il dit était en pur français de Touraine, sa province d'origine. La nature, livrée à ses instincts, s'en retournait à ces premiers sons si aimés du parler natal.

Je pense que Ranavalô, qui n'est plus jeune, aura de la peine à se défaire du malgache ; je voudrais savoir si, à notre contact, elle modifiera ses goûts de toilette, si elle les purifiera, les atténuera. Ce serait bien nécessaire pour la satisfaction de

notre œil européen. Quel débordement de couleurs aiguës, de formes excessives, de clartés étourdissantes. Eh ! ce rose, ce vert, le vert surtout avec la peau foncée... Mais au fait, qui a raison d'elle ou de nous ? Est-ce que les Parisiennes et les Marseillaises voient du même œil, jugent du même goût la nuance qu'elles choisissent. Est-ce que la Parisienne elle-même a une formule de perfection unique. Tantôt nous arborons des oiseaux de paradis, jaunes, empanachés de queues invraisemblables ; tantôt nous avons recours à la crête rouge d'un perroquet, tantôt nous éteignons le bleu dans la lavande, le rose dans l'églantine ; nous écrémons le blanc, puis, le lendemain, en avant le solférino aigre, le magenta éblouissant, le mandarine violent, le violet éclatant. C'est un feu d'artifice comme en ce moment où, non contentes d'arborer des couleurs criardes, nous nous plaçons à les opposer les unes aux autres dans la même toilette. Ranavalo peut dire du moins : « Ma robe est verjus, mais verjus elle reste du haut en bas, tandis que les madames de France, y en avoir beaucoup couleurs en même temps. » Alors, où est la vérité ? Voilà un problème décourageant.

Avez-vous remarqué, mesdemoiselle, que les événements se manifestent par série, absolument comme si, à l'instar des femmes, ils procédaient par entraînement ou par modes. Hélas, en ce moment, ce sont les catastrophes par l'explosion et par le feu qui détiennent le record, comme on dit. Nous avons eu simultanément, en Europe et en Amérique, des désastres épouvantables comme celui de Toulon, de Bourges, de Breslau et de l'hôtel Windsor. Que de deuils, quelles souffrances, quelles angoisses autour de ces ruines fumantes qui ne livraient qu'un à un, lentement, avec des incertitudes affolantes, les corps de leurs victimes, et combien même ont disparu à jamais dans les brasiers et parmi leurs débris !

Et malgré ces sinistres, malgré le feu, malgré la neige, malgré la chute des trônes, le renversement de tant de choses humaines, le temps passe avec une implacable égalité, les jours ont le même nombre d'heures, et les mois s'enfilent aux mois pour nous pousser en avant. Voici le premier tiers de 1899 qui s'achève, nous regardons déjà tout là-bas à l'aube du siècle nouveau, et il nous semble que 1900 se lève et de la main nous fait signe qu'elle arrive avec ses splendeurs internationales, pour le coup, et Paris, dans la fièvre, hâte ses préparatifs, car c'est elle, la Grande ville, à qui échoit l'honneur de recevoir dans ses palais l'astre nouveau, le siècle à venir. En attendant, on saute des haies, on franchit des banquettes irlandaises à l'hippique, et l'on regarde avec un face-à-main les chefs-d'œuvre de nos peintres ; le printemps peut se passer de chaleur, mais il lui faut ses Concours de chevaux et de cavaliers, de tableaux et de statues ; quoi qu'il arrive, il consent à les voir déménager, mais non pas disparaître. Espérons donc qu'il y aura là une revanche pour nos ruchés de tulle, nos jupes molles, nos jaquettes écourtées, consignées dans l'armoire comme nos grands poètes à la Conciergerie. Ceci m'amène à vous parler d'un livre que vous pouvez lire et qui renferme des pages charmantes, mais peut-être vous en a-t-on parlé déjà, car il n'est pas d'hier, d'avant-hier seulement, et c'est déjà vieux par le temps qui court : *La bonne Souffrance*, de Coppée. N'y cherchez pas un roman. Ce sont des articles détachés d'abord par le journaliste et réunis ensuite par le poète, pour nous dire le travail intime qui a réveillé sa foi chrétienne endormie et mis sur son cœur de grand écrivain le sceau de l'humilité qui, généralement, choisit une autre cire pour laisser son empreinte. C'est reposant, fortifiant, vrai et très doux à lire.

C. DE LAMIRAUDIE.



Pensées et Maximes

N'ayons pas peur d'avoir un idéal trop élevé pour qu'il puisse s'adapter à la vie. Il faut un fleuve de bonne volonté pour mettre en mouvement le moindre acte de justice ou d'amour. Il faut vouloir énormément le bien pour éviter un peu le mal.

M. MÆTERLINCK.

Les intimités brisées ne se renouent jamais avec solidité et agrément ; les nœuds gâtent toutes les trames.

Marquise DE BLOCQUEVILLE.

Les méchantes ne sont pas seules dangereuses ; les bavardes, les inconséquentes et les écervelées sont plus redoutables encore. Les premières font surtout du mal à leurs ennemis ; les autres font du mal à tout le monde.

CH. ROZAN.



DEVINETTES

Mots en parallélogramme syllabique

Horizontalement : Un bon compagnon. — Pierre précieuse qu'on trouve en Russie. — Victoire célèbre des Grecs. — Une plante à la calmante influence. — *Verticalement* : Impératif. — Malpropre. — Une fièvre des marais. — Un oxyde. — Instrument. — Partie du corps. — Préposition.

(Une ancienne abonnée.)

Mots en hélice

Verticalement : Célèbre général thébain.

Horizontalement : Où se trouve le temple d'une déesse célèbre. — Patrie d'Alexandre. — Héros de la guerre de Troie. — Le mois de la Vierge. — Arbre vert. — Consonne. — Fleuve d'Italie. — Fils de Jacob. — Grand prêtre d'Israël. — En Turquie d'Asie. — Roi égorgé par ses filles.

(Une abonnée à la librairie Nicolas Etienne.)



Charade fantaisie



Mon premier, à défaut de tout autre ornement,
Par une note de musique commencera seulement.
Mon second, un petit animal très méchant,
Qui fait peur aux bébés et même aux grands enfants.
Mon troisième est, dit-on, contraire de laid,
Ce n'est pas, chères lectrices, difficile à trouver.
Et mon tout fût, il y a bien longtemps,
Un orateur connu, un grand homme du temps.

Acrostiche double

Avec les lettres que voici, former seize mots ; les lettres ajoutées, première et dernière, donneront, dans le sens vertical, le nom d'un grand peintre mort récemment et celui d'un savant italien :

OP
RA
IDO
SAR
UI
UE
MM
HA
ARD
A
OIL
ME
CEU
ICOL
VEI
AG

(Marguerite Grosjean.)



EXPLICATION DES DEVINETTES DE MARS

Énigme : L'argent.

Mots en parallélogramme :

CORDE
FOLIE
SILOS
BANAT
PUCES

Questions historiques : Pau, patrie de Henri IV et de Bernadotte.

Charade : Oiseau-mouche.

Mots en étoile :

R
LE
FROMENT
INGENU
MILAN
BUFFON
GAZETTE
DE
H

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.